

LA VIE DE NOTRE GROUPE

Ce numéro de « Socialisme ou Barbarie » paraît avec un retard de près d'un an. La cause de ce retard est la série de difficultés dans lesquelles se débat notre groupe, difficultés qui ne sont à leur tour que le reflet et le résultat de la crise du mouvement ouvrier dans son ensemble.

Ainsi nous avons connu nombre de défections individuelles de camarades qui, par usure, lassitude, scepticisme ou désespoir ont abandonné à la fois le groupe et l'activité politique. Plus sérieux encore, dans son fond et dans ses conséquences, a été le départ, au mois de juin, d'un nombre de camarades en désaccord avec la majorité du groupe sur les questions du parti révolutionnaire et du rôle du groupe et de la Revue dans la période actuelle. Nous publierons dans le prochain numéro de « Socialisme ou Barbarie », les textes autour desquels s'est déroulée cette discussion et le procès-verbal des réunions qui y ont été consacrées.

Il était inévitable que cette évolution influe à la fois sur l'intensité et la régularité du travail du groupe. C'est évidemment la parution de la Revue qui en a été affectée la première. Néanmoins, le groupe a pu terminer la série de conférences sur « Le Capital », qui avaient commencé en novembre 1950 et qui ont duré jusqu'au mois de juillet dernier. Il a également maintenu régulièrement ses réunions intérieures, au rythme de deux ou trois par mois.

La réduction de notre nombre a imposé une révision des tâches que nous nous étions fixées. Nous ne sommes pas en mesure, cette année, d'organiser un cercle d'études régulier, comme les deux années précédentes. D'un autre côté, nous sommes obligés, pour des raisons à la fois de finance et de rédaction, de réduire le volume de la Revue ; les numéros prochains, comme celui-ci, paraîtront sur 48 ou 64 pages. Nous nous efforcerons, en revanche, de respecter davantage la régularité de parution.

Notre programme de travail pour cette année est axé sur les problèmes suivants :

1° La guerre et la perspective révolutionnaire. L'éditorial publié dans ce numéro, résultat d'une série de discussions du groupe, sera suivi d'autres textes, en particulier sur la perspective de barbarie et sur l'armement du prolétariat ;

2° Le programme socialiste. Nous publierons dans notre prochain numéro un texte résumant nos positions actuelles sur cette question ;

3° L'évolution actuelle du capitalisme. En particulier, l'évolution structurelle de l'économie capitaliste et le problème de la bureaucratie réformiste, qui ont été évoqués dans des articles déjà publiés dans la Revue, feront l'objet d'une analyse plus complète.

Nous savons que la conjoncture politique actuelle nous impose une phase d'hivernage, dont nous ne pouvons prévoir la durée. Nous avons l'intention de l'utiliser pour avancer dans l'élaboration et la définition de nos idées et de notre programme

PASCAL

Donald Simon, plus souvent connu par ses camarades sous le nom de Pascal, est mort le 23 septembre dernier, après une longue et atroce maladie. Il avait écrit, quelques mois auparavant, l'article qu'on lira plus loin et qui représentait, à ses yeux, une « très petite chose », une faible contribution au travail de la Revue (1). En fait, cet article avait dû lui coûter un effort pénible, car la moindre tâche l'affaiblissait considérablement. Mais il l'écrivit pour montrer aux autres et se montrer à lui-même, qu'il pouvait encore écrire, qu'il était encore présent ; il voulut utiliser ses forces, si restreintes fussent-elles, pour communiquer avec autrui. Dans les derniers mois qui précédèrent sa mort, il ne cessa de travailler et de lire. Atteint de diplopie, au lieu de ménager sa vue, comme tout autre l'aurait fait, il lut davantage encore que par le passé comme s'il voulait se mettre à distance de son mal. Il lisait des ouvrages d'histoire, de sociologie, de philosophie, le plus souvent des ouvrages difficiles. Dans la maison de repos où il passa le dernier mois de sa vie, il avait amené de nombreux livres qu'il épuisa rapidement ; il lut ensuite tout ce que le hasard lui procura et finalement, les douze volumes de l'Histoire du Consulat et de l'Empire de Thiers, qu'il qualifiait d'exécration. « Ce bonhomme ne savait pas ce que c'est que l'Histoire. » Trois ou quatre jours avant sa

(1) Voir p. 38, « Un aventurier dans le monde bureaucratique ».

mort, il écrivait qu'il était temps pour lui, de revenir à Paris, n'ayant plus rien à se mettre sous la dent.

Je l'avais vu, au début de l'été, dans un café désert, lisant attentivement et calmement, d'un seul œil ouvert, un livre de Husserl, une longue bande de journal glissé verticalement entre l'autre œil et sa lunette. De temps à autre, il posait son livre, changeait le papier de place, rendait à l'obscurité l'œil qu'il venait de faire travailler et reprenait sa lecture. Sur sa table s'étalait « Le Monde » mutilé qu'il avait minutieusement exploré, avant de le transformer en papier protecteur.

Je ne dis pas cela afin de faire partager mon admiration pour son caractère, mais afin que ses camarades sachent qu'il a manifesté une force de vivre et de savoir que sa maladie était incapable de briser.

Il préparait une grande école, au lycée Henri IV quand il entra dans une cellule de stagiaire du P.C.I. C'était au milieu de 1943. Marx, Lénine et Trotski, furent une révélation pour lui. Quelques mois plus tard, alors qu'il était encore stagiaire, il convertissait la plupart de ses camarades au trotskisme. Il organisait des conférences et des groupes d'études clandestins avec un sérieux et une passion dont nous sommes quelques-uns à nous souvenir. En août 1944, il se battit, sans aucune illusion sur le caractère de la Libération, mais à seule fin de participer à une lutte ouvrière. Puis désigné comme responsable au travail étudiant par le P.C.I. et se couvrant de l'étiquette du Front national, il transforma la Maison des Lettres en un champ de bataille politique. Son influence dépassa, alors largement, le milieu étudiant et le comité central du P.C. s'en inquiéta un moment. Tous les lundis il commentait, devant un public nombreux, les événements de la semaine; expliquait avec intransigeance le sens du gaullisme et critiquait âprement, la politique stalinienne. Ses interventions étaient d'une sûreté et d'un mordant qui l'auraient fait passer pour un militant chevronné, si l'on n'avait su qu'il avait vingt ans. Après avoir tenté de lui répondre, ses adversaires qui n'aimaient pas se faire pulvériser devant le public, prirent le parti de le faire expulser du Front national. Mais il poursuivit longtemps son travail de propagande et d'éducation et si ce travail devint plus modeste, ce fut seulement que les circonstances étaient devenues moins favorables. Le résultat fut cependant que des dizaines de camarades entrèrent dans les rangs du P.C.I. ou devinrent des sympathisants marxistes révolutionnaires sous son influence. A l'intérieur du P.C.I., il participa à toutes les tâches pratiques et théoriques, et pendant plusieurs années, se con-

sacra sept jours sur sept à la politique. Il ne reprit partiellement ses études, que lorsque la désagrégation du parti rendit vaine cette activité continue; bien que travaillant alors, dans de dures conditions matérielles, il passa l'agrégation de philosophie. Enfin, il fut prompt à sentir la faiblesse théorique du trotskisme, son erreur sur l'U.R.S.S., son incompréhension du stalinisme. Il appartint, dès le début, au petit groupe qui lutta au sein du P.C.I. jusqu'à s'en détacher et former « Socialisme et Barbarie ».

Son éloignement de Paris, puis sa maladie, l'empêchèrent de contribuer au travail du groupe ces deux dernières années. Mais si son activité s'était ralentie, les problèmes théoriques révolutionnaires continuaient à être pour lui, les seuls et vrais problèmes qu'il voulait résoudre. Des multiples discussions que j'ai eu avec lui, je garde l'idée qu'il devait apporter une contribution essentielle à la théorie révolutionnaire. Il partageait, pour le principal, l'idéologie de la Revue, mais il avait cependant un point de vue propre sur différents problèmes.

Il aurait voulu que « Socialisme et Barbarie » apparaisse moins comme l'organe d'un groupe constitué, l'expression d'une théorie sûre d'elle-même, et davantage comme une revue de critique et de recherches, qu'elle tente de susciter une confrontation de différents courants prolétariens. Il pensait que le trait essentiel de notre époque est le phénomène social de la bureaucratie et que nos efforts devaient consister à expliquer sa formation, son développement et sa fonction en rapport avec l'histoire du prolétariat, que la vraie tâche était de rendre le prolétariat conscient des difficultés inhérentes à sa situation de classe exploitée, et de l'aider à lutter contre toutes les mystifications présentes ou futures susceptibles de rétablir une division exploités-exploiteurs. Il pensait encore, que c'était rendre un mauvais service au prolétariat que de lui attribuer une marche toujours ascendante, de mettre seulement en évidence les facteurs de sa maturité, qu'il fallait souligner l'ambiguïté de l'époque actuelle et la réalité de la menace d'un pouvoir bureaucratique. Au delà de l'optimisme ou du pessimisme révolutionnaire, il croyait qu'il n'y avait pas d'autre solution que de penser et d'agir conformément à l'idée que nous nous faisons du prolétariat (et qu'il fallait, quelque soit la situation qui se présente, se garder de prendre le point de vue d'une pseudo nécessité historique qui nous éloignerait des intérêts de la classe.

Il est difficile d'être marxiste et de demeurer critique et lucide sur soi; de haïr l'opportunisme, la manœuvre et le

penchant au commandement (pratique ou idéologique) et d'avoir le goût et le sens de l'action révolutionnaire. Pascal avait ces qualités.

Il est absurde qu'il soit mort sans avoir eu le temps de vivre comme il l'entendait. Absurde que ses idées et son action n'aient pas pu trouver le champ qui leur convenaient. Avec mes camarades, je garde le souvenir d'une grande personnalité révolutionnaire ; en moi-même, je garde celui de l'ami irremplaçable.

Claude LEFORT.

NOTES

LA GREVE DES CHEMINS DE FER DE MARS 1951

LA VAGUE DE GREVES DE MARS

Débutant par l'arrêt du travail à la R.A.T.P. le vendredi 16 mars, les grèves s'étendirent rapidement aux Chemins de Fer, au Gaz, à l'Electricité et aux Cars routiers. Le Gouvernement dût céder et le salaire minimum vital fut augmenté de 11,5 %.

Depuis la fixation du minimum vital en novembre 1950, l'augmentation du coût de la vie avait été de 15 à 17 % environ et le chiffre retenu à ce moment représentait lui-même une baisse considérable des salaires réels par rapport à l'époque précédente.

Ainsi, l'accroissement des préparatifs militaires en abaissant le niveau de vie des ouvriers le rend moins compressible et les luttes en sont d'autant plus acharnées.

La portée de ce mouvement qui ira en s'accroissant d'une manière générale jusqu'à la guerre doit être envisagée sur plusieurs plans.

Sur le plan des luttes ouvrières, les grèves de mars 1951 marquent le début d'une période de luttes en quelque sorte primaires mais irréductibles. Les ouvriers dépouillent leurs revendications de tout ce que les staliniens ou les réformistes y avaient ajouté de politique, d'étranger. Ils ne revendiquent plus autre chose que des salaires plus élevés.

Pour le patronat et le Gouvernement, la liberté de manœuvre qui leur permet encore de céder dans un secteur au bon moment et de manier alternativement les concessions et la répression a tendance à diminuer. Les conflits sont de plus en plus réglés par la force.

Quant aux organisations liées à la bourgeoisie ou au Gouvernement, l'audience ouvrière qu'ils ont encore baisse peu à peu et leurs tentatives de pallier cette perte d'influence (entrée des socialistes dans l'opposition, démagogie revendicative, etc...) se heurtent à leur intégration dans le système bourgeois.

La situation des organisations staliniennes est plus complexe. D'une part l'intégration des luttes économiques dans leur stratégie entraîne une politisation de ces luttes qui est en contradiction avec le contenu élémen-